

pu prendre plus exactement conscience de la voie qu'il était nécessaire d'explorer.

*Rencontre de l'anthropologue G. Bateson à propos de son œuvre sur la communication avec les schizophrènes*

Mon unique rencontre avec Frieda Fromm-Reichmann<sup>1</sup> m'a orientée pendant tout mon séjour en Amérique; pour cela, je ne l'aurai jamais assez remerciée. Quand nous nous quittâmes à une heure du matin, sur le perron de sa maison à Rockeville, elle me donna ce conseil : « Il faut absolument que vous assistiez, au mois de mai, au congrès annuel des psychanalystes américains, qui a lieu à Chicago, aussitôt suivi de la rencontre annuelle de la Société Américaine des Psychiatres. » J'ai suivi ce conseil.

C'est donc à Chicago qu'un matin je croise le D<sup>r</sup> Mayer-Tuchler de San Francisco, un ami que j'avais rencontré dans le groupe du D<sup>r</sup> Grotjahn. Aussitôt, il s'excuse auprès de moi de ne pouvoir rester, mais il tient à me présenter le D<sup>r</sup> Bateson et il me glisse à l'oreille : « Voici l'homme qu'il vous faut pour votre travail sur la schizophrénie. » Aussitôt dit, aussitôt fait... et j'ai eu avec l'anthropologue réputé un premier entretien qui a duré plus de deux heures.

Un mot de présentation de G. Bateson et de son œuvre : Gregory Bateson, en tant qu'anthropologue, a formé un « team » — une équipe — qui effectue des recherches sur la communication humaine et tout spécia-

1. Frieda Fromm-Reichmann est décédée subitement quelques semaines après ma visite à Chestnut-Lodge. J'avais pu la saluer brièvement lors d'une conférence donnée par son ami Martin Buber, à la White Society; le philosophe était venu d'Israël à Washington à la fin du mois de février 1957. (Note de 1980.)

lement sur la communication avec les schizophrènes. Il reçoit l'aide de la Fondation Rockefeller, à laquelle s'est ajoutée celle de l'Administration des Vétérans par le biais de l'Université Stanford de Californie. En 1956, fut publié l'article intitulé « Toward a theory of Schizophrenia » qui est devenu un classique (2). Un pas remarquable sur la voie de la « conquête » de la schizophrénie venait d'être franchi. Bateson et ses collaborateurs ont utilisé la théorie logique de la communication pour tenter de percer le mystère de la schizophrénie, cette « most puzzling of the mental illnesses »<sup>1</sup> (2, p. 251).

Certes la schizophrénie est pleine d'énigmes, et toute simplification dans son approche phénoménologique entraîne inévitablement un appauvrissement de la saisie de cette maladie et rétrécit son champ à l'excès. Aussi l'approche de la schizophrénie par le biais d'une théorie de la communication n'est-elle pas limitée à l'utilisation de formules empruntées à la logique — celles-ci impliquant que, dans la relation entre la mère et l'enfant, quoi que fasse celui-ci, il est pris dans un réseau sans issue, — « he can't win »<sup>2</sup>. Bateson forge l'expression de « double bind » — « double lien »<sup>3</sup> — pour rendre

1. « La plus énigmatique des maladies mentales. »

2. « Il ne peut pas gagner. »

3. En ce qui concerne la traduction de l'expression « double bind », je préfère, à la suite de Rosolato, G. (80, p. 25, en note), la formule « double entrave », parce qu'elle caractérise beaucoup mieux que « double lien » la dualité de la contrainte à l'intérieur de ce monde clos. — Weakland (93) a montré que le sujet aliéné par le « double bind » ne peut pas construire une véritable situation à trois personnes, même si dans le groupe de thérapie ou dans la famille, il est confronté à une tierce personne. Voir aussi Wynne et Singer (101). — En ce qui concerne l'abord thérapeutique de la famille, la dynamique de groupe a donné de bons résultats pour les cas de névrose; voir surtout Richter (77) et Selvini (86; 87). En revanche, l'expérience de l'approche thérapeutique de la famille du psychotique a montré, en France, que la référence à l'institution est nécessaire autant pour le malade que pour la famille; voir surtout Oury (60; 60a). (Note de 1980.)

compte de ce réseau logique. Cette approche a le mérite d'être dynamique et de révéler avec une clarté remarquable comment la mère et l'enfant sont enfermés dans un monde clos.

Permettez-moi d'abord de vous donner quelques exemples empruntés à Bateson lui-même. Je les cite à partir d'observations écrites ou enregistrées au magnétophone au cours de séances de psychothérapie intensive pour des schizophrènes et leur famille.

Je considère comme très important — et c'est rare aux États-Unis —, le fait que Bateson ne se fonde pas seulement sur des études statistiques, mais travaille directement sur le phénomène. Dans un certain contexte, il y faut du courage!

Dans l'article dont j'ai cité la référence, Bateson évoque un incident qui se produisit à la suite de la visite qu'une mère de schizophrène effectua à la clinique (2; p. 259). Après une poussée aiguë de délire, ce jeune schizophrène connaissait une période de répit et son état s'améliorait. Quand sa mère arriva, ce jeune homme passa ses bras autour de son cou pour l'embrasser, ce qui provoqua chez cette femme une brusque réaction de rigidité. Le fils recula aussitôt et demanda à sa mère en rougissant : « Vous ne m'aimez donc plus ? » A quoi, celle-ci répondit : « Mon chéri, vous ne devez pas être si facilement embarrassé ni effrayé par vos sentiments. » Le malade ne put supporter la présence de sa mère que quelques instants. Elle partit donc et il attaqua un aide-soignant. On lui passa la camisole de force.

Citons le commentaire de Bateson (2; p. 259) :

« Visiblement, ce résultat aurait pu être évité si le jeune homme avait été capable de dire : "Ma mère, il est évident que vous n'êtes pas à l'aise si je mets mon bras autour de vous et que vous avez des difficultés pour accepter ce genre de manifestations affectives de ma

part. » Or le malade schizophrène n'a pas cette possibilité à sa disposition. Sa dépendance extrême l'empêche de commenter la façon qu'a sa mère de communiquer, alors que celle-ci peut commenter la sienne... Un dilemme impossible à résoudre s'impose : si je veux garder mon lien avec ma mère, il ne faut pas lui montrer que je l'aime; mais si je ne lui montre pas que je l'aime, je vais la perdre. »

A mon avis, le pas décisif que l'œuvre de Bateson a fait franchir sur le chemin de la « conquête » de la schizophrénie, c'est la mise en place d'un modèle dynamique. Il remplace l'expression *weak ego function* — « fonction du moi faible » — pour rendre compte du processus incriminé, par celle-ci : « le procès de modes de communication qui permettent de discerner aussi bien par rapport à soi qu'entre soi et les autres » (2; p. 252). C'est donc la dynamique de la communication, dans laquelle il est entraîné, qui met le schizophrène en danger.

Je vais maintenant expliquer comment ce modèle de communication de Bateson s'inscrit dans le corps vécu du schizophrène, ainsi que dans le corps familial; de ce fait, il devient un modèle structural.

Le monde sans issue, révélé et conceptualisé dans le système du « double bind » par Bateson, représente, sur le plan logique, l'exemple-type d'une symbiose. Bateson traduit sa formule par « approche et rejet » qui sont provoqués par l'angoisse de la mère. Mais je pense que la seule logique d'un processus d'approche et de rejet n'aboutit pas inévitablement à une schizophrénie. Il faut y ajouter un autre élément. C'est cette logique du « double bind » incarnée dans une dialectique du corps vécu, c'est-à-dire dans la « logique » de la spatialité, qui entraîne une schizophrénie. En effet, si l'approche et le rejet sont compris comme des mouvements entre parties et totalité du corps, l'énergie qui habite ce monde clos du « double

bind » n'a d'autre issue que dans la destruction. Il est contradictoire, logiquement et réellement, d'être une partie du corps de la mère et d'exister comme un être indépendant, entier. On ne peut pas faire partie du corps maternel et, subitement, exister seul dans un monde fragmentaire.

Le drame dans la famille d'un schizophrène provient du fait que les parents — et surtout la mère — ont besoin du corps de leur enfant pour se sécuriser dans leur peau. Les parents « participent » au corps de l'enfant, et cela se traduit dans le langage. J'exprimerais donc le « double bind » de Bateson dans une formulation proche de mes recherches concernant l'image du corps, ce qui pourrait se traduire ainsi : tant que l'enfant est vécu comme partie du corps de sa mère, et par ce fait est soumis au désir et à la parole de la mère, celle-ci est gentille et contente. Malgré cela, elle repousse l'enfant pour ne pas montrer qu'elle a besoin de cette symbiose. A la suite de ce rejet, si l'enfant essaye de se libérer pour mener seul, dans ses limites à lui, une existence fondée sur une identité qui soit la sienne, la mère intervient pour récupérer « cette partie d'elle-même » qu'elle est en train de perdre. Tant que l'enfant aide la mère à se sécuriser, tout va bien. Dès que l'enfant cherche à devenir objet du désir de sa mère — ou de tout autre personne —, tout se gâte, car la mère n'a pas tout à fait acquis son identité et, en conséquence, elle comble les failles de son corps par son enfant; elle est incapable de laisser se développer un désir libre.

Dans chaque relation normale, Bateson souligne l'existence d'un échange constant de messages métacommunicatifs. Par exemple, « que pensez-vous ? » ou « pourquoi avez-vous fait cela ? » ou « plaisantez-vous ? » Ce faisant, Bateson éclaire l'approche des relations interhumaines en faisant reconnaître la spéci-

ficité de l'acte. Voici un exemple qui montre qu'une action, en tant qu'*unique signifié* des relations interhumaines, ne suffit pas pour comprendre le phénomène de la schizophrénie. A elle seule, l'hypothèse du « double bind » dans l'analyse du comportement schizophrénique, même sous cette forme dialectique repérée par Bateson, ne rend pas compte de l'existence de la schizophrénie. Cet exemple concerne une malade, présentée au cours d'une séance chez Frieda Fromm-Reichmann, et qui était sous l'emprise d'un délire religieux depuis l'âge de sept ans. Cette femme redoutait fort tous les traitements. « Le dieu R. me dit que je ne dois pas vous parler », déclarait-elle au D<sup>r</sup> Fromm-Reichmann, laquelle lui répondit : « Eh bien, essayons de nous arranger entre nous. Pour moi, le dieu R. n'existe pas, pas plus que votre monde. Pour vous, tout cela existe, et je suis loin de penser que je pourrais vous débarrasser de tout cela, car je ne connais pas le monde dans lequel vous vivez. C'est pourquoi je veux vous parler dans les termes de votre monde à vous, et vous devriez comprendre que je le fais parce que votre monde n'existe pas pour moi. Alors, vous allez vous adresser au dieu R., et vous allez lui dire que nous avons à parler et qu'il devrait vous donner la permission. En plus, vous devriez lui dire que je suis docteur et que vous avez vécu avec lui, dans son royaume, de sept à seize ans; et donc que pendant neuf ans, il ne vous a pas aidée. Je pense qu'alors il sera obligé de permettre de voir si, vous et moi, nous sommes capables de faire ce travail. Dites-lui que je suis docteur et que je désire mener à bien cette tâche. »

Dans un cas semblable, Bateson m'a dit que le thérapeute a établi avec la malade un double-lien thérapeutique. Dès que la malade doutera de son dieu, elle acceptera le traitement. Si elle affirme l'existence du dieu R., elle sera obligée de lui dire que le D<sup>r</sup> Fromm-

Reichmann est plus puissante que lui. C'est de cette façon que cette femme acceptera de s'engager dans la thérapie. Et Bateson distingue bien entre le « double lien » comme lien thérapeutique, et la situation originelle du « double lien »; la différence consiste en ce que le thérapeute n'est pas impliqué lui-même dans la lutte à mort. C'est pourquoi il est à même d'établir des liens déterminés et d'aider graduellement le malade à s'en débarrasser. J'ajouterai ici quelques remarques :

Je crois que Bateson a excellemment élaboré ce qui concerne la dialectique du comportement humain. Mais nous devons faire un pas de plus et intégrer la parole qui, seule, permet de situer l'action comportementale à sa place en tant qu'acte. Quel rôle joue donc la parole dans la situation que Bateson appelle « double bind »? Je rappelle que celle-ci est une situation à deux et fermée à jamais. Bateson a très bien compris que le thérapeute peut changer cette situation au fur et à mesure que le malade s'en débarrasse. Mais cette libération du malade ne concerne plus la reconnaissance d'un comportement; c'est dans la parole même que le malade saisit la fonction de reconnaissance. C'est cela que j'ai essayé d'expliquer à Bateson. La discussion s'est prolongée longuement et il a reconnu qu'il lui fallait situer le comportement humain comme un acte de l'homme, ce qui amène nécessairement à la notion de la personne.

A Philadelphie, au séminaire du D<sup>r</sup> Rosen, j'ai eu aussi une longue discussion avec le D<sup>r</sup> Birdvissel, un anthropologue de talent, mais qui limite malheureusement sa recherche à un plan qui exclut la personne. Birdvissel ne peut suivre Bateson, car il affirme : *There are no longer actions, there are only interactions* (« Il n'y a plus d'actions, il n'y a que des interactions »).

### 5. Traitements simultanés par deux analystes

Je suis arrivée à la fin de mon exposé. Cependant avant de terminer, je voudrais aborder un problème délicat au point de vue thérapeutique et à propos duquel je tente en ce moment d'élaborer une théorisation.

C'était à Chicago, après une de mes conférences. Le D<sup>r</sup> Flanders Dunbar me demanda si j'accepterais de préparer deux psychopathes à commencer une analyse classique avec elle. J'ai donné mon accord. Il s'agissait, d'une part, d'une femme de trente-quatre ans, mère de deux enfants, qui avait quitté son mari resté dans le Texas et qui séjournait alors en maison de santé, à New York, en raison de son éthylisme, et d'autre part, d'un homme de vingt-neuf ans marié et séparé de sa femme, âgée de vingt ans de plus que lui. Depuis deux ans et demi, il était hospitalisé en maison de santé, lui aussi pour éthylisme; de plus, il y avait une affaire de faux chèques; c'est son père qui insistait pour que son internement soit prolongé.

Tous les mardis soir et pendant cinq semaines, à mon retour de Philadelphie, j'ai donc vu ces deux malades; je les revoyais ensuite le mercredi matin à sept heures moins le quart... Oui, c'est l'heure des consultations à New York chez le D<sup>r</sup> Dunbar! Je note que ces deux personnes avaient été présentées auparavant à au moins quatre analystes new-yorkais, lesquels avaient déclaré qu'une analyse classique était impossible. En dernier ressort, on avait fait appel au D<sup>r</sup> Dunbar qui demeurait hésitante. Ensemble, nous avons essayé de nous attaquer à ces cas.

Le D<sup>r</sup> Dunbar me demanda de faire un essai en utilisant ma méthode de structuration dynamique de l'image

du corps et cela à raison de deux séances hebdomadaires pendant cinq semaines (soit jusqu'à la date de mon départ). Elle-même voyait les malades trois fois par semaine en essayant d'entrer dans la technique de l'analyse classique. Je lui faisais un rapport après chaque séance; quant à elle, elle ne me parlait pas de son travail. J'ai constaté, chez les deux malades, la présence d'une image du corps très peu structurée. Elle était surtout orale, avec des destructions anales. Toutefois, il existait chez ces deux malades des îlots hystériques sur lesquels on pouvait s'appuyer et focaliser le travail, afin d'entrer dans le corps vécu. La jeune femme présentait de légères dissociations de l'image du corps. En me servant uniquement de la pâte à modeler, j'ai créé une situation à trois : la malade, son œuvre qui représentait son corps, et moi-même. Je suis parvenu ainsi à un résultat appréciable. Les deux traitements ont continué après mon départ et j'espère que le D<sup>r</sup> Dunbar pourra publier cette année<sup>1</sup>, avec ma collaboration, le résultat de notre entreprise commune et les réflexions concernant la pratique simultanée par deux analystes d'un traitement d'une seule personne. On verra comment il est possible de préparer le terrain pour commencer une psychanalyse classique, après avoir structuré l'image du corps. Le malade, situé entre les deux analystes, a la possibilité d'*agir* sa situation à trois, ce qui peut, dans certains cas, s'avérer très efficace. De toute façon, nos travaux en cours préciseront, je l'espère, dans quelles situations ce type d'analyse est indiqué et quelle est la manière d'agir des deux analystes. Peut-

1. Cette publication n'a jamais vu le jour, car le D<sup>r</sup> Flanders Dunbar est décédée subitement en 1959. — Pour aider certains collègues, je continue de faire des consultations intégrées dans des analyses qui stagnent. Comme je n'entre pas dans le vécu historique du malade et me limite strictement à ce qui concerne la dynamique de l'image du corps, nous récoltons en général de très bons résultats. (Note de 1980.)

être cela fera-t-il quelque bruit du côté de New York, mais n'est-ce pas le résultat qui compte?

#### 6. Pour finir

Quand mes amis américains m'ont accompagnée à bord de l'« Italia », dans la soirée du 25 juin 1957, en rade de New York, j'essayais de résumer en une formule le bénéfice de mon séjour en Amérique. Je n'y parvenais pas et j'en rendais responsable la chaleur accablante... Le hasard vint à mon secours. C'était au moment des derniers préparatifs qui précèdent le départ du bateau; une jeune étudiante américaine me demanda si je lui permettais de se glisser à mes côtés, dans une encoignure du pont supérieur du navire. J'acquiesçais à sa demande et je croyais qu'elle voulait chercher à reconnaître quelque ami perdu dans la foule qui se pressait sur le quai, mais elle m'expliqua, le sourire aux lèvres, que seule cette place lui permettrait de voir la dernière corde qui retenait amarré le bateau à la terre ferme. « Ça y est! la corde est enlevée! », me dit-elle quelques instants plus tard. « Eh bien! répondis-je, où sommes-nous, maintenant que la corde avec l'Amérique vient d'être coupée? » Et elle s'éloigna sur ces dires : « Nous sommes en route, Madame, en route! »

Tard dans la nuit, je descendis dans ma cabine. Le courant d'air souleva une feuille de papier. Je me penche; je la ramasse. C'était un télégramme ainsi rédigé : *Once more thank you for the plant. It is growing and our work together is growing in my thinking.* Ce que je traduis ainsi : « Encore une fois, merci pour la plante. Elle va croître et notre œuvre commune va grandir, elle aussi. » Signé : D<sup>r</sup> Flanders Dunbar.

Cette parole venait d'Amérique, — de cette terre nouvelle qu'elle situait dans son avenir...